

Christopher Moore
LE SOT DE L'ANGE

Un chaleureux conte de Noël et d'épouvante

Traduit de l'anglais

par Luc Baranger

Titre original :

THE STUPIDEST ANGEL

Première publication : William Morrow
(HarperCollins), New York, 2004

. Christopher Moore, 2004

Pour la traduction française :

. Calmann-Lévy, 2006

ISBN 2-7021-3736-9

Ce livre est dédié à Mike Spradlin qui m'a dit un jour :

« Tu sais, tu devrais écrire un livre à propos de Noël. »

Ce à quoi j'ai répondu :

« Mais quelle sorte de bouquin ? »

Il a alors dit :

« Je sais pas. Quelque chose qui se passerait à Pine Cove,
à Noël, un truc comme ça. »

Et là, j'ai fait :

« Pas de problème. »

Remerciements

L'auteur souhaite remercier ceux qui l'ont aidé. Comme à l'habitude, mon agent, l'intrépide Nicholas Ellison, Jennifer Brehl, ma charmante éditrice, Lisa Gallagher et Michael Morrison pour la confiance indéfectible qu'ils me témoignent dans l'écriture de mes histoires, Jack Womack et Leslie Cohen qui s'y entendent pour me mettre face à mes lecteurs et à la presse, les Huffman, qui ont su chaleureusement me recevoir dans le port d'attache spécialement mitonné pour moi, Charlee Rodgers, pour ses lectures attentives et ses commentaires pertinents qui ont contribué à mettre l'histoire en place, et enfin Taco Bob, auquel j'ai volé, sans aucun état d'âme (mais avec sa permission, ce qui en a presque gommé le charme), l'idée du chapitre 16.

Avertissement de l'auteur

Si vous comptez offrir ce livre à votre grand-mère ou à un gamin, sachez qu'il contient des jurons, de subtiles descriptions de cannibalisme, ainsi que des scènes de rapports sexuels entre des personnes dont l'âge moyen tourne autour de la quarantaine. À bon entendeur, salut !

Chapitre premier

Noël s'invite en douce

L'esprit de Noël s'immiça dans Pine Cove. Sournoisement. Comme un truc pitoyable. Sous la forme de guirlandes ou de rubans que l'on accroche à pendouiller, de cloches de traîneau, de lait de poule qui passe par-dessus bord, d'odeur entêtante de sapin et de menaces de sinistres réjouissances, telle la perspective de faire la bise, sous une boule de gui, naturellement à quelqu'un qui souffre d'un bouton de fièvre.

Avec ses édifices de pseudo-style Tudor (tous outrageusement retapés façon villégiature au charme désuet), ses loupottes clignotantes dans les arbres bordant la rue Cypress, sa fausse neige dans les coins de chaque vitrine, ses Pères Noël miniatures, ses bougies géantes illuminées sous chaque réverbère, Pine Cove s'offrait en pâture aux troupes de touristes en provenance de Los Angeles, de San Francisco et de la Grande Vallée, tous contaminés par la fièvre acheteuse, et en quête d'une

véritable émotion commerciale. Alors que Noël se profilait (plus que cinq jours à attendre), Pine Cove, véritable ville miniature de la côte 1. Lait de poule : la tradition anglo-saxonne veut qu'on en consomme à Noël. (Toutes les notes sont du traducteur.)

californienne, où le nombre de galeries d'art supplantait celui des stations-service, et celui des officines de dégustation de vin le nombre de quincailleries, semblait aussi avenante qu'une Miss Beauté de comice agricole bourrée comme un coing. La fête de la Nativité arrivait, accompagnée cette année de l'Enfant roi, car l'une comme l'autre étaient grands, inévitables et miraculeux. À vrai dire, Pine Cove n'en espérait qu'un sur les deux.

Ce qui ne signifie pas que les habitants n'étaient pas pénétrés de l'esprit de Noël. Les deux semaines qui précédaient l'événement, ainsi que les deux semaines qui le suivaient, déversaient une sympathique avalanche sonnante et trébuchante dans les tiroirs-caisses de la ville, car depuis la fin de l'été les touristes se faisaient rares. Alors, chaque serveuse épousseta son bonnet de Père Noël, posa sur sa tête une paire de merrains de daim factices et s'assura d'avoir quatre stylos en état de marche dans la poche de son tablier. Les employés des hôtels se préparèrent à affronter le déferlement de réservations de dernière minute pendant que les femmes de ménage troquaient leurs habituels déodorants domestiques à la putride senteur de poudre pour bébés contre des bombes au parfum plus festif, mais plus putride encore, à l'odeur de sapin et de cannelle. À *La Boutique* de Pine Cove, sur la pile de sweaters ornés des affreux merrains de daim, on plaça un écriteau « Offre spéciale vacances » et on y inscrivit le prix... pour la dixième année consécutive. Les diverses confréries, celles des Élans, celle des Orignaux, les Francs-Maçons et les anciens combattants de l'outremer, toutes grosso modo composées des mêmes vieux boitsans- soif, préparaient avec frénésie leur sempiternel défilé de Noël sur la rue Cypress. Cette année, on avait retenu le thème « Le Patriotisme dans la Benne d'une Camionnette » (surtout parce que cela avait déjà été celui de la parade de la fête nationale du 4 juillet et que chacun avait conservé ses médailles). Nombreux étaient les habitants de Pine Cove qui s'étaient portés volontaires pour secouer la sébile de l'Armée du Salut devant la poste et la supérette, par roulements de deux heures, et seize heures par jour. En costume rouge et fausse barbe, ils agitaient leur cloche comme s'ils allaient remporter la médaille d'or aux olympiades pavloviennes. « Aboule la monnaie, espèce de minable ! » fit Léna Marquez qui, ce lundi-là, soit cinq jours avant la Noël, tendait la sébile.

En lui emboitant le pas de la sorte, alors qu'il traversait le parking pour rejoindre son 4 · 4, Léna cherchait à exaspérer Dale Pearson, l'ignoble promoteur immobilier de Pine Cove. En entrant dans la supérette, il s'était fendu d'un signe de tête et avait dit à la jeune femme : « Je repasserai te voir en sortant. » Mais huit minutes plus tard, en ressortant avec deux sacs, l'un d'épicerie et l'autre de glaçons, Dale était passé en coup de vent devant la sébile ; à croire que Léna s'en était servie pour torcher le cul des inspecteurs de la Construction et qu'il fallait fuir cette puanteur au plus vite. « Ne me dis pas que tu ne peux pas faire l'aumône d'un ou deux billets pour les pauvres. » Elle fit tinter sa gamelle de toutes ses forces à l'oreille de Dale, qui se retourna et frappa Léna à la hanche avec son sac de glaçons.

La jeune femme recula prestement. À trente-huit ans, élancée, la peau mate, elle possédait un port de tête délicat et un superbe profil à l'allure déterminée de danseuse de flamenco. De chaque côté de son bonnet de Père Noël, elle avait roulé ses longs cheveux noirs, ce qui lui faisait comme deux espèces de petits pains.

« Tu n'as pas le droit de frapper le Père Noël ! Il y a tellement de raisons de ne pas faire ça que je ne peux même pas te les énumérer.

– Que tu ne peux même pas les *compter*, tu veux dire », fit Dale, le pâle soleil d'hiver se réfléchissant sur ses nouvelles fausses incisives qu'il venait juste de faire monter.

Presque chauve à cinquante-deux ans, s'il possédait un durillon de comptoir, ses épaules de charpentier étaient toujours larges et carrées.

« Ce que je veux dire, c'est que c'est pas bien, que tu as tort et que tu es un minable », dit Léna qui lui secoua à nouveau la sébile près de l'oreille, à la façon dont un foxterrier ferait rendre gorge à un putois en train de gueuler.

Dale eut un mouvement de recul et, d'un grand geste en arc de cercle, il balança son sac de glaçons de cinq kilos. Le projectile atteignit Léna au plexus solaire et l'envoya dinguer les quatre fers en l'air sur le parking, le souffle coupé. C'est à ce moment-là que les femmes qui se trouvaient à *La Gonflette* appelèrent les flics. Enfin... qu'elles appelèrent *le* flic.

La Gonflette, tel était le nom du centre de remise en forme féminin qui surplombait le parking de la supérette. Depuis leurs tapis roulants de jogging et leurs machines à gravir les marches, les abonnées du club pouvaient surveiller les allées et venues à la supérette du village sans avoir le sentiment de faire de l'espionnage à tous crins. Donc, pour les six d'entre elles qui regardaient Léna courir après Dale à travers le parking, ce qui avait commencé comme un moment débordant d'allégresse, et par une douce montée d'adrénaline, vira rapidement à la stupéfaction lorsque le sale promoteur frappa vigoureusement la Mère Noël latina en plein dans le buffet à l'aide d'un sac de petits glaçons. Si cinq des six femmes ratèrent tout simplement une marche ou en eurent la chique coupée, Georgia Bauman (dont le tapis roulant, à cet instant précis, tournait à douze kilomètres heure parce qu'elle essayait de perdre sept kilos avant Noël afin de pouvoir rentrer dans la robe fourreau de cocktail pailletée de rouge que son mari lui avait offerte dans un élan d'idéalisation sexuelle) partit à la renverse et atterrit sur un enchevêtrement coloré d'élèves qui pratiquaient le yoga sur les tapis situés derrière elle.

« Aïe ! Mon cul ! Mon chakra !

– C'est le fondement de ton chakra.

– Ça ressemble davantage à mon cul.

– Vous avez vu ça ? Il l'a presque décollée de terre. La pauvre...

– Vous croyez qu'on devrait aller voir si elle n'a rien ?

– Quelqu'un devrait appeler Théo. »

Comme un seul homme, à la manière dont les Jets de *West Side Story* dégainent leurs crans d'arrêt, les sportives déplièrent leurs téléphones portables, se lançant dans une fatale chorégraphie de guerre des gangs.

« Mais pourquoi s'était-elle mariée à ce type ?

– Il est tellement con.

– Elle picolait.

– Georgia, mon chou, ça va ?

– On peut appeler Théo en composant le 911 ?

– Ce connard va se barrer en voiture. Il va la planter là.

– On devrait aller l'aider.

– Moi je dois faire encore douze minutes sur ce truc-là.

– Dans cette ville, la réception pour les portables est abominable.

– J'ai le numéro de Théo préprogrammé, c'est pour les gosses. Laissez-moi l'appeler.

– Regardez Georgia et les autres filles. On dirait qu'elles se sont pris une gamelle en jouant dans *Twister*.

– Salut, Théo. C'est Jane. Je suis à *La Gonflette*. Oui, ça va. En jetant un œil par la fenêtre, j'ai remarqué un incident devant la supérette. Je ne voudrais pas me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais disons qu'un certain promoteur immobilier vient de frapper l'une des Mères Noël de l'Armée du Salut avec un sac de glaçons. D'accord, je guette ta voiture, dit-elle avant de refermer son portable. Il arrive. »